



KEITA MORI

MÉTAPHORIQUES HORIZONS

Pascal Neveux

« La vie est un composite tissé avec les innombrables fils que produisent des êtres de toutes sortes, humains et non humains, se déployant ainsi à travers cet entrelacs de relations dans lesquelles ils sont pris. Car la relation n'est pas entre une chose et une autre – entre l'organisme « ici » et l'environnement « là-bas ». Il s'agit d'un traçage le long duquel la vie est vécue. Chaque traçage constitue un fil dans un tissu de trajectoires qui trament ensemble la texture du monde vivant ».

Tim Ingold, « une brève histoire des lignes, Paris, Zones sensibles, 2011 »

Vivre sur la crête entre deux cultures, ne plus vraiment se sentir de là-bas, sans pour autant être totalement d'ici, telle pourrait se définir la trajectoire de Keita Mori. De l'Université des Beaux-Arts de Tama à Tokyo jusqu'à l'Université de Paris VIII et les Beaux-Arts de Paris, son parcours tant universitaire que personnel tient d'une quête esthétique et existentielle, s'ouvrant à des horizons fertiles avec courage et obstination. De l'obstination, il en fallut pour arriver en France en 2004 à 23 ans et tracer son chemin, guidé par la seule volonté de découvrir un autre monde et de poursuivre un apprentissage artistique et culturel avec une réelle curiosité et disponibilité tout en cultivant une très grande discrétion et retenu face à ce nouveau monde sans idéogrammes mais cependant si codifié.

« Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin » écrivait Stendhal dans « Le rouge et le noir ». C'est bien d'un long chemin dont il est question ici avec Keita Mori. Une façon bien particulière de tisser des liens, des échos avec ce réel, qu'il faut apprendre à déchiffrer, à traduire et à comprendre. L'intérêt de cheminer à travers le monde avec ce miroir est de multiplier les chances et opportunités de rencontre avec cette part discrète de réalité qui se dérobe sinon à nous. Avec des artistes qui cheminent, il y a toujours des images qui défilent, qui apparaissent entre oubli et mémoire.

Me vient à l'esprit ces mots de Pierrette Bloch : « J'avais cru trouver un fil, j'ai trouvé des mémoires. Commencé il y a longtemps, mon travail s'inscrit dans une continuité, rythmée de hauts et de bas, mais inextinguibles. Le temps et les souvenirs s'y déroulent avec l'évidence et la certitude de leur linéarité. Il me semble que j'écris une histoire qui ne s'achève pas ».

Keita Mori emprunte des chemins qui n'existent pas, créant un monde métaphorique et dessiné qui n'est pas géolocalisé et pourtant si proche de nous, que l'on se prend avec gourmandise au jeu de décrypter dans ses dessins de fils des images fantômes d'architectures, de plans de montage d'outils, de machines qui échappent au réel mais dont nous sommes intimement convaincus d'avoir un jour croisé du regard. Il y a toujours des images qui défilent des images de voyages et des voyages d'images qui prolongent le mouvement du monde et celui des images qui passent avec lui et s'écoulent dans un flux incessant de souvenirs et d'oublis.

Rendre visible le sensible, capturer des flux insaisissables, tenter de les cartographier et matérialiser par l'usage de fils de toute nature participent de la tentative de définition de ce qui constitue le territoire artistique et



culturel de Keita Mori. Sa façon de fixer son imaginaire dans une constellation de fils, ses architectures et constructions métaphoriques ainsi que la puissance énigmatique de ses œuvres nous entraînent au cœur d'un univers de signifiants et signifiés intrigants et captivants. La richesse de ses mondes dessinés et le lien sensible et énigmatique qui nous relie à eux provoque chez le spectateur une intense fascination, happé par la puissance fictionnelle de ses œuvres. Keita Mori propose une expérience sensible avec le spectateur, qu'il considère comme un observateur actif et auquel il propose une odyssée visuelle.

Par la singularité de sa démarche, la dimension performative de ses dessins de fils, Keita Mori nous dit quelque chose de ce monde, de notre monde passé, présent et futur. Il a fait du dessin une expérience existentielle au croisement de figures inventées et d'instantanés vécus. Trouver la forme juste ne relève pas seulement d'une intelligence conceptuelle mais d'une réelle poésie du dessin. La simplicité et le raffinement de sa technique procède d'une économie de moyens, qui se manifeste dans la chorégraphie virtuose de ses gestes où tour à tour fils de coton, de lin, de soie, de laine ou de nylon, pistolet à colle et cutter orchestrent le surgissement d'un dessin. Il en va d'une intimité du dessin dans une concomitance du geste de ses mains et du déplacement de ses yeux.

Son corps et ses gestes définissent l'échelle du dessin. Ses outils et matériaux de prédilection sont universels et d'un usage commun et très accessible, nulle débauche de moyens. Il peut voyager sans contrainte et en acquiescer où qu'il soit sans difficultés. Sa pratique ne connaît pas de frontière ni de territoire exclusif, elle s'ouvre au monde en toute simplicité et en toute liberté.

Dessiner comme écrire ou voyager, c'est faire œuvre de décentrement, aller à la rencontre d'un paysage intérieur que l'on portait en soi, sans le savoir.

Au cœur de cette plongée dans ses univers de fils, on en vient à se défaire d'une vision du monde formatée par notre propre culture, pour s'ouvrir à une autre syntaxe, à un autre vocabulaire formel. Si on adopte ces nouveaux paradigmes, c'est sans doute qu'il réponde obscurément à une attente. Selon la jolie formule que l'on prête à Paul Eluard, « il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous ». Tout est déjà là et pourtant quelque chose commence chez Keita Mori, travaillant sans croquis au préalable, quoique se livrant par ailleurs à une pratique du dessin quotidienne, relevant plus d'une gymnastique et discipline personnelle ritualisée et nécessaire que de l'exercice obligé. Il n'a cessé de dessiner et de pousser toujours plus loin la maîtrise de son langage dessiné au gré de ses improvisations et pérégrinations.

Nulle quête mystique ou spirituelle n'opère dans le dépouillement ordonné de son atelier du 14^{ème} arrondissement, il est au contraire question d'énergie, de flux, de vitalité. L'apparition d'images indicibles et mémorielles, de formes et paysages énigmatiques nous plonge dans un univers d'ellipses, de segments de lignes, de formes géométriques construisant un monde peuplé d'architectures et d'étranges mécaniques dont l'usage et l'utilité nous échappent entre fiction et réalité.

Tout n'est qu'invention et pourtant ces circuits intriqués de fils convoquent à la fois notre mémoire et notre imaginaire. La dimension fictionnelle et illusionniste de ses dessins opère comme par magie et nous incite à poser des récits sur ce que nous croyons voir et comprendre d'un monde nouveau en construction fait de fils tendus et collés sur la surface du papier ou du mur. Malgré sa fragilité, le fil devient un véritable matériau de construction pour échafauder des plans et architectures mentales et métaphoriques, dans une vision synchrétique d'une histoire de l'humanité.

construction pour échafauder des plans et architectures mentales et métaphoriques, dans une vision synchrétique d'une histoire de l'humanité.

Depuis 2011, l'œuvre s'invente au fil de sa réalisation et s'inscrit dans un vaste corpus dont le titre générique « Bug report » que l'on pourrait traduire par « rapport d'erreur », nom donné aux failles et aux problèmes que détectent des testeurs de logiciels lorsqu'ils les font remonter aux développeurs de programmes informatiques, constitue un catalogue raisonné déjouant ce qui pourrait hâtivement circonscrire cette démarche



artistique à sa technicité pour attirer et attiser bien au contraire notre attention sur ces accidents, ces imperfections, qui viennent nous rappeler que cet univers de fil n'échappent pas au hasard, à l'accident, au fil qui casse, à l'imprévisible. Cela se joue dans l'inframince, dans l'ultime détail de quelques centimètres voire millimètres, dans ses minuscules fils témoins d'une rupture, d'une nouvelle séquence, d'un arrêt brutal de ces lignes géométriques indéterminées.

La fréquentation des œuvres de Keita Mori nous permet de comprendre avec netteté cette fidélité de l'artiste à une grammaire personnelle qui assure une très grande cohérence à sa démarche sans pour autant l'enfermer dans une répétition formelle stérile vouée irréductiblement à son épuisement. Il n'en est rien chez Keita Mori dont les dernières œuvres ouvrent et affirment un territoire dessiné de plus en plus pictural et où la polychromie des fils qu'il utilise vient s'affirmer et peut-être demain s'affranchir de toute standardisation pour réaliser ces propres teintures et expérimenter une nouvelle palette de couleurs.

« Il faut d'abord voir, ensuite regarder et puis apprivoiser » aimait à dire Jean-Marie Straub. Cette géographie poétique qui habite l'œuvre de Keita Mori est une injonction au mouvement, à l'égarément, la flânerie, la dérive, naguère théorie et pratique situationniste. Chaque œuvre a sa partition improvisée, ses rythmes, ses ponctuations, ses césures. Voyages solitaires dont les fils dessinent des trajectoires, des chemins de traverse, des flux, des circulations, des réseaux, des connexions, qui trouvent de nombreuses correspondances avec les fabuleuses lignes d'erre de Fernand Deligny ou des itinéraires chantés, « Songlines » de la tradition aborigène.

Ses œuvres sont une invitation à la découverte d'un territoire, d'un atlas fertile, à la fois concret et fictionnel, musical et silencieux, personnel et universel. C'est le parcours du corps, c'est le trajet dessiné par les mains et les bras de l'artiste qui fait la destination. C'est le « rendre » qui fait le « rendu » comme on le dit d'un dessin. Le parcours porte en lui toutes les valeurs, tensions, intentions, attentions et inattentions, qui finalement donne à chaque œuvre son caractère unique. C'est un art des corps, de l'extension et de l'exposition.

La démarche artistique de Keita Mori est pour moi bien plus proche de la musique et de la littérature que des mathématiques ou de la géométrie, au sens où ces deux arts mettent la résonance interne et l'imprégnation avant la représentation et le spectacle, le timbre, le ton et l'élan avant la composition et l'harmonie, l'atmosphère avant la narration.

Le vocabulaire musical trouve de nombreux échos dans ses travaux : rythme, polyphonie, harmonie, sonorité, intensité, dynamique, variations, contrepoint, fugues, prolifération, syncope, improvisation.

« J'ai un tempérament qui essaye de fabriquer des règles pour avoir le plaisir de les détruire plus tard ». Pierre Boulez ne pouvait mieux résumer le chemin qui l'a mené au « Marteau sans maître » créé en 1954 et qui n'est pas sans résonance avec le travail de Keita Mori. En parlant ici de fabriquer des règles, Pierre Boulez fait référence aux années précédant cette œuvre, années marquées d'intenses recherches théoriques où le compositeur se forge une grammaire musicale nouvelle, nommée sérialisme intégral, où la plume du compositeur se subordonne totalement et délibérément au contenu de matrices rigoureusement prédéfinies. « Le Marteau sans maître », cantate pour voix et six instrumentistes sur des poésies de René Char, constitue l'œuvre où le compositeur a pris ses distances avec la grammaire rigide qu'il s'était tout récemment forgée. Dans cette œuvre, Boulez, s'il ne délaisse pas toute rigueur compositionnelle s'accorde, selon sa propre expression, maintes « indisciplines locales ».

Ces petits exercices d'indiscipline, on les retrouve chez Keita Mori dans ses pelotes de fils conservées avec soin dans l'atelier, rebus de ses dessins de fils, qui sont autant de promesses de nouvelles créations d'une picturalité affirmée. La quête de l'ailleurs est permanente dans son langage graphique. Un ailleurs où l'espace devient temps, où l'exposition est un moment de partage et dialogue dans un long et patient processus de création tout à la fois généreux et solitaire. Keita Mori appartient à cette catégorie de voyageurs pour lesquelles l'imagination est une aventure humaine. Dessinant avec l'inconnu, il ouvre le champ des possibles vers un ailleurs inexploré et repousse toujours plus loin nos horizons chimériques.



KEITA MORI

METAPHORIC HORIZONS

Pascal Neveux

"Life itself [is] ... a manifold woven from the countless threads spun by beings of all sorts, both human and non-human, as they find their ways through the tangle of relationships in which they are enmeshed."¹ Because "the relation is not *between* one thing and another—between the organism 'here' and the environment 'there.' It is rather a trail *along* which life is lived. Neither beginning here and ending there, nor vice versa, the trail winds through or amidst like the root of a plant or a stream between its banks. Each such trail is but one strand in a tissue of trails that together comprise the texture of the lifeworld."²

Living on the fault line between two cultures, no longer really feeling that I belong *there*, without totally feeling that I belong *here*, could describe the path of Keita Mori. From the Tama University of Fine Arts in Tokyo to the University Paris 8 and the School of Fine Arts in Paris, his path, both academic and personal, is an aesthetic and existential quest, one that has opened up fertile possibilities with courage and determination. Determination was required to arrive in France in 2004 at 23 years old, and set out a path, guided by the sole desire to discover another world and pursue an artistic and cultural education with real curiosity and availability, while cultivating a high degree of discretion and restraint in the face of this new world, one without ideograms that remains, nevertheless, highly codified.

"A novel is a mirror; taking a walk down a big road," wrote Stendahl in *The Red and the Black*. Keita Mori's road is indeed a long one. A very particular way of weaving links, echoes of the real that one must learn to decrypt, translate, and understand. The interest of moving through the world with this mirror is to multiply chances and opportunities for encounters with this discreet aspect of reality that otherwise eludes us. With artists who walk, there are always images that scroll past, emerging between memory and forgetting.

The words of Pierrette Bloch come to mind: "I thought I had found a thread, I found memories. Begun long ago, my work belongs to a continuity that has been punctuated by ups and downs, and yet it is inextinguishable; time and memory play out there with the obviousness and certainty of their linearity. My first show dates from 1951, and it seems to me that I am writing a story that has no end."

Keita Mori takes paths that do not exist, creating a metaphoric and drawn world that is not geolocalized, and yet sits so near to us, as we greedily play the game of trying to decipher within his drawings of threads, images of ghostly architectures, of montages of tools, of machines that escape reality, fully convinced that we have already crossed paths with them. Images continue to scroll by, images of voyages, and voyages of images that extend the movement of the world along with the images that pass by with it, flowing in an endless stream of memory and forgetting.

Rendering the sensitive visible, capturing elusive flows, attempting to map and materialize them through the use of all kinds of threads, contributes to an attempt to define Keita Mori's artistic and cultural territory. His way of fixing his imagination within a constellation of threads, his metaphoric architectures and con-

1 Tim Ingold, *Lines: a brief history*, London, Routledge, 2007.

2 Tim Ingold, *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*, London, Routledge, 2011.



structions, along with the enigmatic force of his artworks, lead us to the heart of a universe of intriguing and captivating signifiers and signified. The rich nature of these drawn worlds and the sensitive and enigmatic link that connects us to them provokes intense fascination in the spectator, caught up in the fictional power of the artworks. Keita Mori proposes a sensitive experience to the spectator, considered as an active observer to whom Mori offers a visual odyssey.

Through his unique approach, the performative dimension of his drawings of threads, Keita Mori is telling us something about this world, about the past, present, and future of our world. He makes drawing an existential experience at the junction of invented figures and experienced moments. Finding the right form is not only a question of conceptual intelligence, but of a true poetics of drawing. The simplicity and refinement of his technique stem from an economy of means which manifests itself in the virtuoso choreography of his gestures where strands of cotton, linen, silk, wool, and nylon, along with glue gun and cutter, orchestrate the emergence of a drawing. It is about an intimacy of drawing in a co-occurrence of the gestures of his hand and the movement of his eyes.

His body and gestures define the scale of the drawing. His preferred tools and materials are universal, familiar, and very accessible, with no excessive means. He can travel freely, finding what he needs no matter where he is, and with little or no difficulty. His practice has no limits and no exclusive territory, it is, quite simply and quite freely, open to the world.

Drawing, like writing and traveling, is a work of decentralizing, moving towards an internal landscape that one carries within, without ever knowing it.

At the heart of this dive into the universe of threads, we manage to rid ourselves of a vision of the world formatted by our own culture, in order to open up to a different syntax, another formal vocabulary. If one adopts these new paradigms, it is no doubt because they respond in some obscure fashion to an expectation. According to the beautiful words of Paul Eluard, "There are no accidents, only encounters." Everything is already here and yet something is beginning to take shape with Keita Mori, who uses no preliminary sketches, though he does practice drawing every day, more like a ritualized and necessary personal gymnastic and discipline that a mandatory exercise. He never stops drawing, or pushing the mastery of his drawn language further according to his improvisations and wanderings.

There is no mystical or spiritual quest at work in the ordered stripping of his studio in the 14th district Paris. It is, on the contrary, a question of energy, flow and vitality. The appearance of indescribable and memorial images, enigmatic forms and landscapes plunge us into a universe of ellipses, segments of lines, and geometrical forms that create a world inhabited by architectures and strange mechanisms whose use and utility escape us, falling somewhere between fiction and reality.

Everything is invented and yet the intricate circuits of the threads summon both memory and imagination. The fictional and illusory dimension of his drawings functions as if by magic, inciting us to tell stories about what we think we see and understand of a new world under construction, made up of threads stretched and stuck to the surface of the paper or wall. Despite its fragility, the thread becomes a true construction material for building mental and metaphoric blueprints and architectures, in a syncretic vision of the history of humanity.

Since 2011, the artwork invents itself as it is created, and is part of a vast corpus under the generic title "Bug report," the name given to the flaws and problems detected by software testers that are then transmitted to software developers, constituting a *catalogue raisonné* that thwarts what could hastily limit this artistic approach to its technicality so as to, on the contrary, attract and arouse our attention to these accidents, these imperfections, reminding us that this universe of threads is not impervious to accidents, the thread that breaks, the unpredictable. This plays out in the infra-thin, in the ultimate detail of a handful of centimeters, millimeters even, in the tiny threads that are evidence of a rupture, a new sequence, a brutal halting of these indeterminate geometrical lines.



Time spent with Keita Mori's artworks allows us to clearly understand the artist's fidelity to his own personal grammar that provides his approach with great coherence without necessarily locking him into a sterile formal repetition doomed to inevitable exhaustion. This is not the case with Keita Mori whose most recent works open and affirm a practice of drawing which is increasingly pictorial, where the polychromy of the threads that he uses establishes itself, and perhaps in the future frees itself, from any standardization to create his own dyes and experiment with a new palette of colors.

Jean-Marie Straub likes to say, "first one has to see, then look, and then tame." This poetic geography that inhabits the work of Keita Mori is an injunction to movement, to straying, to loitering, to drifting, formerly a theory and practice of the Situationists. Each artwork has its own improvised score, its rhythms, punctuations and breaks. Solitary voyages whose threads draw trajectories, crossroads, flows, circulation, networks, and connections, finding numerous correspondences with Fernand Deligny's fabulous wandering lines, or the "Songlines" of aboriginal tradition.

His work is an invitation to discover a territory, a fertile atlas, simultaneously tangible and fictional, musical and silent, personal and universal. It is the path of the body, the path drawn by the hands and arms of the artist that establishes the destination. It is the "rendered" that gives the "rendition" as one might say of a drawing. The path carries within itself all of its values, tensions, intentions, attentions, and inattention that ultimately provide each work with its unique character. It is an art of the body, of extension and exhibition.

Though the performative dimension of Keita Mori's artworks in the perfectly mastered gestures is undeniable, it has not become a public performance or event. This performative dimension emerges from the language of the studio or the time creating a site-specific artwork in the space of an art center, a museum, or in a collector's home. The artist actually often works on-site, immersing himself in a host space to bring his vast graphic panoramas to the scale of the places that are proposed to him. Everything is improvised as he works, the drawing seems to reveal itself and rise to the surface in a gesture where the artist, the archeologist of the future, and the poet become one.

For me, Keita Mori's artistic approach is closer to music and literature than mathematics or geometry, in the sense that both of these arts place internal resonance and impregnation above representation and spectacle; timbre, tone and momentum above composition and harmony, atmosphere above narration.

The vocabulary of music finds many echoes in his work: rhythm, polyphony, harmony, sonority, intensity, dynamic, variations, counterpoint, fugues, proliferation, syncope, and improvisation.

"I have the kind of temperament that tries to make rules for the pleasure of breaking them later." Pierre Boulez perfectly summarizes the path that led him to create *Hammer with no master* in 1954, a piece that resonates somewhat with the work of Keita Mori. By speaking here of breaking rules, Pierre Boulez is referring to the years preceding this work, years marked by intense theoretical research where the composer forged a new musical grammar, called integral serialism, where the composer's pen submits completely to the content of rigorously predefined matrices. *Hammer with no master*, a cantata for voice and six instruments based on poetry by René Char, constitutes the work where the composer distanced himself from the rules he had recently established. In this work, Boulez, while not abandoning all compositional rigor, allows himself, in his own words "local indiscipline."

These small exercises in indiscipline can also be seen with Keita Mori in the balls of thread that he carefully preserves in his studio, scraps from his thread drawings, like so many promises of new creations with an affirmed pictoriality. The search for an elsewhere is permanent in his graphic language. An elsewhere where space becomes time, where the exhibition is a moment of sharing and dialogue within a long and patient process of creation that is simultaneously generous and solitary. Keita Mori belongs to that category of travelers for whom imagination is a human adventure. Drawing with the unknown, he opens up the field of possibilities to an unexplored elsewhere, always pushing the limits of our chimerical horizons.